

tit de son côté et Routineau du sien. Progrès fut d'abord étonné du départ subit de Routineau. Il pensa ensuite, qu'il s'était trouvé embarrassé, et qu'il reviendrait lui parler dans la soirée.

Routineau fut donc dans la nécessité d'aller chercher l'argent qu'il avait emprunté de M. Robin pour payer Progrès. Il attendit la nuit pour y aller, pendant que gros Louis conduisait sa sœur et Marie chez Delle Eléonore.

Lorsque Routineau arriva chez M. Robin, il était tout tremblant. Il le trouva comme la première fois, devant un tout petit feu, et sans lumière. Lorsqu'il entendit entrer dans son cabinet, il alluma une chandelle qui était sur sa table.

—Bon soir, Monsieur, lui dit Routineau, comment vous portez-vous ?

—Comme ça.

—Je viens, Monsieur, chercher l'argent que vous m'avez prêté.

—Je n'ai pas d'argent. (C'était le refrain ordinaire de notre usurier).

—Cependant, Monsieur, nous étions convenus que vous me prêteriez 480 piastres, en trois sommes, à partir de la Toussaint, qui est déjà bien passée.

—Je vous répète que je n'ai pas d'argent.

—Mais, Monsieur, c'était pourtant une chose bien convenue.

—Et combien devais-je vous compter, à la Toussaint ?

—160 piastres, Monsieur.

—Oui, je me le rappelle, maintenant ; mais, nous sommes convenus, aussi que le billet serait de 180 piastres ; car, lorsque l'intérêt, la commission et le papier seront déduits, il ne restera pas plus que 160 piastres.

—Mais, Monsieur, il faut donc que je paye l'intérêt d'avance ?

—Non, mais il sera compris dans le billet ; il commencera à courir de la Toussaint, époque pour laquelle vous aviez retenu mon argent.

—Mais, Monsieur, je ne vous avais pas précisé l'époque juste à laquelle il me faudrait cet argent ; puis il me semble qu'il suffirait de payer l'intérêt à compter du jour où je recevrai cet argent ?

—Non pas, vous le devez depuis le jour où vous avez retenu l'argent et que je me le suis procuré. C'est à prendre ou à laisser.

—Croyez-vous que je trouve de l'argent quand je veux ? Il faut que j'en cherche, et je vous assure qu'il ne m'en reste guère pour moi, qui cours tous les risques.

—Mais, Monsieur, vous n'avez pas de crainte avec moi, j'ai du bien pour répondre. Ce serait bon, si j'avais hypothéqué, mais je ne l'ai pas fait.

—Enfin, si mes conditions ne vous conviennent pas, cherchez ailleurs. Et là dessus, M. Robin souffla la chandelle, se tourna du côté du feu et sembla s'endormir.

Routineau réfléchit un instant et vit qu'il n'y avait pas moyen de différer ; car Progrès attendait son argent pour le surlendemain. Il avait le cœur bien gros, le pauvre Routineau, et il était presque tenté d'en vouloir à son voisin de lui demander son paiement. On est bien près d'être injuste quand on se trouve pressé. Cependant, il se rappela que Progrès l'avait prévenu longtemps d'avance, et qu'il ne l'aurait pas encore pressé, sans la demande de l'ouvrier.

Voyant que M. Robin ne bougeait pas, il fit un grand effort et lui dit :

—Eh ! bien, Monsieur, quand pourrai-je venir prendre cet argent ?

—Mais, demain, si vous voulez, mais il faudra que votre femme vienne avec vous.

—Mais, monsieur, ne suffirait-il pas qu'elle mit sa croix chez nous ? je vous rapporterais ensuite le billet ici, et je le signerais.

—Pas du tout, il faut qu'elle vienne et que je la vois faire sa croix.

—Quand vous trouvera-t-on, Monsieur ?

—Tout les jours ; je ne sors pas souvent, dit-il, en rallumant sa chandelle.

—Mais aimeriez-vous autant que nous viendrions le soir ?

—Ça m'est égal. Et là dessus, Robin se leva, ouvrit sa porte, comme pour dire à Routineau : allez-vous-en. Routineau ne se le fit pas dire deux fois, car, il lui semblait que la maison allait lui tomber sur le dos.

Quand Routineau fut de retour chez lui, il raconta à sa femme une partie de la conversation qu'il avait eu avec Robin, mais il lui cacha le gros intérêt qu'il exigeait. Cependant, Françoise pleura amèrement, car elle ne voyait pas comment ils pourraient rembourser une si grosse somme.

Quelques instants après, gros Louis et Jeanne rentrèrent gais comme pinson. Françoise cacha ses larmes le mieux qu'elle put.

—Eh ! bien, ma fille, dit-elle, prends-tu quelque chose ?

—Oui, maman, Delle Eléonore m'a dit qu'elle était contente de moi ; et quoi que Marie sache bien lire et écrire, j'espère la rattraper.

—Et à quoi cela lui sert elle, pour traire les vaches de Marguerite ? dit Routineau.

—Ah ! mon père, si cela ne lui sert pas à présent, qui sait le profit qu'elle pourra en retirer plus tard ?

La journée du lendemain fut triste. Gros Louis et Jeanne virent bien que leurs parents avaient du chagrin, mais ils n'osèrent pas leur en demander la cause.

Le soir suivant, quand les enfants furent partis pour se rendre chez M. Martineau, Françoise plus morte que vive, suivit son mari chez Robin. Ils le trouvèrent comme à l'ordinaire,

devant son petit feu, sans lumière. Il alluma sa chandelle aussitôt qu'ils furent rentrés et sans répondre à leurs saluts, il ouvrit un petit tiroir, en retira un papier timbré et dit :

—Savez-vous lire ?

—Routineau répondit qu'il le savait un peu, mais sa femme pas du tout.

—Alors, dit-il d'une voix aigre, écoutez ; et il leur lut un billet à ordre, par lequel Routineau et sa femme s'engageaient à rembourser à M. Robin, à un an de date, la somme de 180 piastres.

Routineau signa et sa femme fit sa croix.

Alors, Robin ouvrit un autre tiroir et en retira 160 piastres, qu'il plaça sur la table, en leur disant de les compter.

Après qu'il eurent compté, Françoise dit timidement :

—Mais, le billet porte 180 piastres.

—Oui, Madame, c'est 160 piastres que je vous prête ; mais, il faut bien que j'y ajoute l'intérêt, la commission et le papier timbré. Votre mari sait bien que je n'ai qu'une partie de cela pour moi.

Françoise n'osa pas dire un mot de plus, et ils partirent.

Quand ils furent sortis de cette infernale maison, Françoise fondit en larmes, disant que ce vautour les ruinerait. Son mari la consola de son mieux, mais ils entrèrent chez eux bien tristes. Dès le lendemain matin Routineau porta l'argent à Progrès. Ce dernier s'excusa de la nécessité où il se trouvait de le faire payer, et ils se séparèrent bons amis.

Un demi-arpent de terre en jardin paie mieux que trois arpents sur la ferme.

Un correspondant du *Germantown Telegraph* parle ainsi des avantages d'un jardin bien cultivé :

Un simple demi-arpent de terre en jardin bien cultivé produira, pour l'entretien de la famille d'un cultivateur, autant que les trois meilleurs arpents de sa terre, sans compter que sa culture amènera un changement dans les mets, et contribuera beaucoup à entretenir la santé. Les travaux du jardin peuvent être faits par ceux qui sont trop jeunes ou trop vieux pour s'occuper des opérations de la terre, et la femme peut quelquefois y mettre elle-même la main. Tout cultivateur ne peut mieux travailler dans ses intérêts qu'en portant une partie de son attention sur le jardin.

Agneau en peau de tigre craint encore le loup.

Avec le temps et la patience, la feuille de mûrier devient satin.

Beau tableau paie son cadre.

Bride de cheval ne vas pas à un âne.